

L'initiatrice

pietro pizzuti

§1er. Quiconque aura pratiqué, facilité ou favorisé toute forme de mutilation des organes génitaux d'une personne de sexe féminin, avec ou sans consentement de cette dernière, sera puni d'un emprisonnement de 3 ans à 5 ans. La tentative sera punie d'un emprisonnement de 8 jours à un an.

§ 2. Si la mutilation est pratiquée sur une personne mineure ou dans un but de lucre, la peine sera la réclusion de 5 ans à 7 ans.

§ 3. Lorsque la mutilation a causé une maladie paraissant incurable ou une incapacité permanente de travail personnel, la peine sera la réclusion de cinq ans à dix ans.

§ 4. Lorsque la mutilation faite sans intention de donner la mort l'aura pourtant causée, la peine sera la réclusion de dix ans à quinze ans.

§ 5. Si la mutilation visée au § 1er a été pratiquée sur un mineur ou une personne qui, en raison de son état physique ou mental, n'était pas à même de pourvoir à son entretien, par ses père, mère ou autres ascendants, toute autre personne ayant autorité sur le mineur ou l'incapable ou en ayant la garde, ou toute personne qui cohabite occasionnellement ou habituellement avec la victime, le minimum des peines portées aux §§ 1er à 4 sera doublé s'il s'agit d'un emprisonnement, et augmenté de deux ans s'il s'agit de réclusion. Les auteurs (parents et/ou exciseuse) peuvent être poursuivis pour une excision faite en Belgique, en Europe ou en Afrique lors d'un séjour pendant les vacances.

Toute personne, médecin ou simple citoyen, qui a connaissance d'un risque d'excision doit signaler les fillettes en danger pour les protéger en s'adressant à un poste de police ou en appelant le n° 101(police)/le n°112(numéro d'appel d'urgence européen)

Article 409 du Code Pénal belge-extrait (en vigueur depuis le 1er avril 2001)

« Si certaines pratiques culturelles peuvent paraître irrationnelles ou destructrices de l'extérieur, elles ont une signification et une fonction particulières pour ceux qui les respectent. Cela dit, la culture n'est pas figée, elle doit constamment faire l'objet d'adaptations et de réformes. Les populations modifieront leurs comportements lorsqu'elles comprendront que ces pratiques sont dangereuses et avilissantes et lorsqu'elles parviendront à la conclusion qu'il est possible d'y renoncer sans abandonner des aspects importants de leur culture. »

Déclaration conjointe-extrait OMS/UNICEF/FNUAP, 1997

à toutes celles qui souffrent dans leur chair pour concilier tradition et droits humains

La pièce :

Une femme blanche découvre, dans un appartement vide dont elle a les clés, une jeune femme noire qui semble squatter. Elle est la fille de Nura, jadis sa femme d'ouvrage. Nura a été condamnée pour avoir pratiqué l'excision. Après avoir purgé sa peine, elle est repartie dans son pays. La femme blanche ne l'a jamais revue.

Les personnages :

A : Adama, jeune femme noire

B : La femme blanche

1. Les clés

Un appartement vide. Seule une chaise en bois, aux formes courbes, ponctue l'espace. »

B : Qui êtes-vous ? ... Qu'est-ce que vous faites-là ? ... Comment êtes-vous entrée ? Qui êtes-vous ? Par où... Je ne comprends pas... qu'est-ce que vous faites ici ? Par où êtes-vous entrée ? Vous êtes là depuis quand ? Vous parlez français ? Vous êtes entrée par où ? Quelqu'un vous a ouvert ? Vous comprenez que vous n'avez rien à faire ici... je... Vous vous cachez, c'est ça ? Je ne vous veux aucun mal, mais vous ne pouvez pas rester ici, vous comprenez ? Nous allons tout droit vers des problèmes, vous et moi, vous vous en doutez, non ? Ce n'est pas vrai ! Écoutez, je ne veux pas vous... je ne sais pas qui vous êtes... je... je ne comprends pas comment vous êtes entrée ici... je n'ai rien à voir avec ça, j'ai déjà eu des problèmes... il y a longtemps... vous ne comprenez pas... j'ai un grand respect... mais je ne veux plus vivre le cauchemar que j'ai vécu... vous entendez ! Vous ne me dites rien et vous voudriez que je reste là à vous regarder tranquillement ? Pourquoi moi, hein ! Pourquoi moi ! Vous n'y êtes pour rien non plus, je m'en doute... Nous n'y sommes pour rien... ni vous ni... cette fois je ne suis pas prête à... et ça vous tombe dessus ... Je voudrais vous aider... Vous avez besoin d'aide ? Est-ce que vous avez besoin d'aide ? Excusez-moi... je suis... la situation est... Écoutez... je veux savoir comment vous êtes entrée, c'est tout. Vous comprenez ce que je dis ? Par où vous entrée ? Par où venir ici, vous ? Où ? Comment ? Je n'ai aucune intention de vous faire du mal. Mais vous ne me laissez pas le choix, je suis désolée... *(La jeune femme noire lui met des clés sous les yeux, elle les fixe interloquée)* Qu'est-ce que... *(et d'un geste félin elle les attrape, comme si elle récupérerait un trésor, puis hésite, se précipite vers la porte d'entrée, introduit les clés dans la serrure pour vérifier s'il s'agit bien d'un double des clés de l'entrée, c'est le cas, elle ne comprend pas)* Où avez-vous eu ces clés ? Qui vous les a don... ?

A : Nura.

(À ce nom, la femme blanche pâlit. Un long silence.)

B : Vous êtes... Adama ? *(la jeune femme acquiesce, la femme blanche ne peut réprimer ses larmes, laisse s'installer un long silence, se mouche et respire)* Vous parlez notre langue ?

A : Oui.

B : Les clés c'est votre mère ?

A : Oui.

B : Qu'est-ce que vous me voulez ? *(un long silence)* C'est très... ce n'est pas facile pour moi de... *(un long silence)* Je ne m'attendais pas à vous... J'ai besoin d'air.

A : Oui.

B : C'est difficile... Je... Je ne peux rien pour vous.

A : Non.

B : Je ne sais pas ce que vous cherchez. *(silence)* Ce qu'elle vous a dit. *(silence)* Il faudra que vous partiez.

A : Oui.

B : Je ne pense pas que je puisse... je veux dire...

A : Vous pouvez.

B : J'ai... j'ai oublié et je ne souhaite pas...

A : Nura...

B : Elle aussi, a oublié, j'en suis sûre.

A : Non.

B : C'est loin. C'est fini.
A : Elle m'a dit de venir.
B : Vous parlez parfaitement français, c'est ça ?
A : Oui.
B : Vous avez joué à quoi ? (*silence*) Pourquoi vous m'avez laissée dans ce... ?
A : Vous m'avez fait... peur.
B : C'est ça. Qu'est-ce qu'elle veut ? (*silence*) Votre mère, qu'est-ce qu'elle me veut ?
A : Rien.
B : Elle a purgé sa peine ?
A : ...
B : Combien de temps est-elle restée en prison ?
A : ...
B : Elle est retournée au pays ?
A : Oui.
B : Elle vous a raconté ?
A : Oui.
B : C'est du passé. Je ne peux plus rien. Je ne sais pas ce que vous êtes venue ...
A : Elle veut aider les autres, chez nous, au pays
(*Un silence*)
B : Qui ?
A : Nura.
B : Aider ?
A : Oui.
B : Pour quoi faire ?
A : Changer.
B : Je n'y suis pour rien. Je...
A : Je suis venue.
B : Il ne fallait pas venir.
A : Elle m'a dit de venir parce que vous ...
B : Attendez, je ne suis pas prête ...
A : J'ai besoin de vous.
B : Je ne peux plus.
A : Je devrais me reposer, je...
B : Je ne vous veux aucun mal.
A : ... Je peux me reposer ?
B : Je ne sais pas... oui.
A : Je partirai.
B : Je ne m'attendais pas à... je...
A : Un jour, deux jours.
B : C'est ça. Pas plus. (*silence*) S'il vous plait... Vous comprenez ?
A : Oui.
B : Je le regrette. Je ne peux pas faire autrement.
(*Un silence*)
A : Je partirai.
B : Bien.
A : Nura m'a dit de vous...
B : Je dois quitter cette maison.
A : Je comprends...

B : Ce n'est pas ça, je... si vous avez besoin de repos... Ici, je ne peux pas vous... Deux jours. Après je dois quitter... ce lieu... je... Vous comprenez ?

A : Oui.

(Un silence)

A : Nura a dit qu'au début...

B : Je dois reprendre ces clés.

A : ... vous n'écoutez pas... elle a dit qu'après vous poserez des questions et vous écouterez.

B : Ici tout à changé. Tout.

A : Vous êtes comme elle m'a dit.

B : Tout. Moi aussi. J'ai changé.

A : Reprenez-les. Elles sont à vous.

B : Hm ?

A : Vos clés.

B : Oui. Je dois. (un long temps)

Vous êtes jeune. Je vous imaginai autrement.

Vous n'avez pas besoin de sortir. Il y a de quoi vous nourrir, au frigo. Deux jours. Après vous partirez. Je reviendrai vous apporter des fruits. Vous avez besoin de quelque chose ?

(Un silence)

A : Non. (silence) Merci.

B : Je ne veux pas savoir ce que vous êtes venue chercher.

A : Nura a dit que vous comprendriez. Elle m'envoie pour ...

B : Je ne veux pas.

A : ...

B : Je ne souhaite pas... revivre...

A : Elle sait que vous m'aidez. Elle ne pense pas que ...

B : Je ne veux pas savoir ce qu'elle pense !

A : Elle ne vous reproche rien.

(Un temps)

B : Qu'est-ce que vous dites ?

A : Elle ne vous...

B : Il ne fallait pas venir.

A : Vous lui avez promis.

B : Pardon ?

A : Je suis venue pour ça.

B : Promis ?

A : Je suis venue continuer ce que vous avez commencé.

B : C'est trop tard.

A : Pas pour moi, je suis la fille dont elle ne veut plus avoir honte. Vous lui avez promis de m'aider.

B : Non, je lui ai promis d'être là, quoiqu'il arrive. Je ne vous connais pas, je...

A : Je suis là.

B : C'est trop tard.

A : Pas pour moi.

(Un silence)

B : Vous êtes Adama, la plus jeune, celle qu'elle aime plus que les autres.

(Un silence)

A : Je suis celle dont vous ne savez rien.

B : Celle qui a fui, et qui est revenue.

A : Mensonge.
B : Pardon ?
A : Ma mère vous a menti.
B : Toutes les mères mentent. Par amour. Vous le ferez.
A : Vous mentez à vos enfants ?
B : Je n'en ai pas.
(Un silence)
A : Elle vous a dit que j'étais devenue une femme ?
B : *(tout à coup tendue)* Qu'est-ce que vous voulez...
A : Elle vous l'a dit.
B : Je ne veux pas...
A : Elle vous a dit « circoncise » ?
(B tressaille, puis ferme les yeux, respire profondément et acquiesce)
A : Elle a menti.
B : Je ne veux pas savoir...
A : Par amour.
B : Voilà.
A : Je suis entière.
B : Je ne te crois pas.
A : Comme Saint Thomas.
B : Pardon ?
A : Vous vous souvenez ? *(elle adopte un ton étrangement incantatoire)* Le saint du toucher, qui croit du bout des doigts. *(elle s'approche de B)* C'est un beau saint. Il doute...
B : *(comme aimantée)* Je ne crois pas que...
A : ... son doute annonce ta civilisation... rationnelle, conquérante, dévastatrice *(elle lui prend la main, B se laisse faire, elle la glisse sous sa jupe, sans violence et la guide jusqu'à son sexe intacte)* à la peau blanche, à l'âme intacte. Je suis intacte. Maintenant tu sais que ma mère t'a menti.
(B retire sa main, troublée)
B : Je vais chercher de l'eau. *(elle disparaît dans la cuisine)*

2. Comme sang qui pleut du ciel

La lumière a changé, il y a une carafe d'eau et deux verres

B : Nura, ta mère, m'avait dit qu'avant de partir, avant de vous quitter, toi, tes frères et tes sœurs, pour venir trouver du travail en Europe, elle t'avait fait ta toilette. Pour que tu deviennes une femme comme tes sœurs.

A : Propre et cousue, prête pour un mari ?

B : Elle l'a dit.

A : Une femme qui vaut cher, alors. Troquée contre cinq bêtes ou une nouvelle maison.

B : Elle a dit : une femme pour fonder une famille. Pour l'honneur des siens. Elle a dit que vous étiez huit enfants ... et demi ... je n'ai pas compris

A : Et demi ?

B : Oui ...elle vous avait quittés, fière de vous laisser sains et beaux. Tes frères : conquérants.

A : Des hommes.

B : Tes sœurs et toi : vierges et travailleuses. Son futur.

A : C'est ce qu'elle t'a dit ?

B : Oui, elle croyait que ses filles feraient comme elle.

A : Pas moi. Je ne suis pas comme elles. Je n'ai pas été le futur de ma mère. J'ai été sa honte. Le caillou dans son ventre

B : Il ne fallait pas venir

A : Je suis l'entière. Nura m'a envoyée, elle veut se racheter aujourd'hui. Là-bas, en accouchant, je serai coupée, je serai cousue. Je suis l'impure ...

B : Tais-toi !

A : L'impure. Femme fendue-femme foutue. Bonne à fourrer. L'impure au sexe béant. Trop large pour le plaisir.

B : Ne dis pas...

A : La femelle inachevée... au vagin bordé des lèvres du diable. L'accoucheuse d'avortons.

B : Arrête !

A : Changés en petits monstres, pour avoir frôlé le reste de gland à la sortie de mon sexe non coupé. L'immonde souillée par le résidu d'homme qui orne ma fente. Je suis la honte de ma race. Bannie de mes dieux et des miens, celle qui ne vaut que la moitié de ses frères et sœurs, la demi ... la paria des huit. Je suis ...

B : Tais-toi ! (*silence*) Tu te révoltes contre ce qui t'unit aux tiens.

A : Je suis ce qui nous désunit.

B : Une coutume ancienne ...

A : Barbare.

B : ... qui ne changera que si ton peuple change...

A : Nura dit comme toi...

B : ... Que s'il change et comprend.

A : Quoi ?

B : Ce que tu as compris. Ne sois pas impatiente.

A : La patience... est un luxe de riches.

B : Des peuples entiers doivent comprendre...

A : Nous les pauvres nous avons la résignation.

C'est toute notre patience. La résignation est un temps mort. Je ne suis pas résignée. Je veux arrêter le massacre.

B : Ça prendra du temps.

A : Tu m'aideras.
B : Le temps t'aide. Aie confiance.
A : La confiance aussi est un luxe.
B : Tu peux te l'offrir.
A : Toi aussi tu mens.
B : Le mensonge a sauvé ta mère.
A : Sauvé ? Même de la prison tu n'as pu la sauver.
B : C'était un pacte entre nous.
A : Un pacte ?
B : Elle s'est rendue à la police. C'était la seule solution pour cesser d'exciser ici et échapper à la loi des siens. Je l'ai ... couverte.
A : Couverte ?
B : Pas maintenant, plus tard, je te dirai. (*pause*). Et toi ?
A : Moi ?
B : Qui t'a épargnée ?
A : Katoucha, l'aînée de mes sœurs.
B : Comment ?
A : Tu poses des questions... tu vois, tu n'as pas changé.
B : Tu as fuis ?
A : À l'âge d'être coupée, mon père est mort alcoolique. Nura, ma mère orpheline, noyée de douleur, a renoncé à la coutume qui lui imposait d'abord de couper avec la lame du rasoir ou un tesson, comme on coupe les couilles du goret, mes organes de jouissance et les lèvres de mon sexe, ensuite de recoudre la chair à vif, pour qu'elle se referme jusqu'à ce que le premier homme vienne la rouvrir de son membre gorgé. Ainsi laissée entière, à mi-chemin de mon âge, entre poupée et pondeuse, mes sœurs ont vu mûrir mon sexe intact, doux comme un fruit promis. Le temps a passé. Le temps... tu vois ? À la veille de mes règles, Katoucha, sœur aimée, savait que notre mère ne renoncerait pas une seconde fois à la cérémonie des femmes, avant de quitter le pays. Alors, ma sœur m'a emmenée chez la coupeuse, elle l'a payée pour qu'elle entaille mes chairs innocemment, sans me causer aucun mal, et se taise à jamais. De retour au foyer, notre mère nous a fêtées, sans se douter du mensonge qui m'épargnait. Mais la veille de son départ, les femmes du village se sont réunies pour le lui révéler. Furieuse, elle est venue me chercher sans me trouver. Ma sœur aimée m'avait emmenée dans la brousse, où elle m'avait cachée. Notre mère, sous l'autorité des vieilles, a interrogé ma sœur. Ma Katoucha a voulu lui expliquer. Ma mère n'a rien voulu entendre. Elles se sont empoignées. Devant l'assemblée, ma mère l'a battue et de ses poings maternels l'a chassée de notre village. Le lendemain, meurtrie et déshonorée, Nura ma mère est partie pour l'Europe, pleine de honte, sans nouvelles de moi, sans les vœux des vieilles, à jamais offensées.
(*Un temps*)
B : Pourquoi elle m'a menti ?
A : Par honneur.
B : Elle m'a dit qu'elle t'avait donné le nom du premier homme.
A : ... Pour que je ne rougisse pas d'être la dernière des femmes.
B : Pour que tu sois la première à le porter.
A : Quand la mère ment, le soleil rougit.
B : Elle a défendu ses racines.
A : Elle les défend toujours.
B : Je n'y peux rien.
A : L'impuissance est le baume de notre conscience.

B : Ma conscience le mérite.

A : Si tu le dis.

B : Oui.

A : Moi je n'en ai plus. À quoi servirait le baume qui la soulage. Inconsciente, je pleure le carnage de la chair de ma chair. Tu es à l'abri, ici. Sauvée du spectacle des villages jonchés des corps de mes sœurs mourantes..., des rues de terre rouges comme sang qui pleut du ciel et des agonisantes recouvertes de mouches et d'abcès. Sourde aux cris...

B : Si tu savais.

A : ...de celles qui, mal recousues, se vident. Insensible aux râles...

B : Tu ne sais pas... ce qui me lie à elles.

A : ... de celles enfantant un fœtus qui redéchire leur sexe à jamais. Sans pitié pour les frigides, ... les stériles, les malades incurables de tétanos, au sang infecté et les miséreuses qui ne peuvent plus retenir ni urines ni selles et se vident à tout moment dans...

B : Tu n'as pas le droit.

A : Non. Je ne l'ai pas le droit. Ma mère l'a pris, le droit, comme tant d'autres. Tout comme elle le prenait ici. Les ancêtres le lui donnent, c'est ça ?

B : J'ai fait tout ce que j'ai pu. Ta mère et moi, nous avons fait tout ce que nous avons pu

A : En la protégeant comme une femme blanche protège sa nounou noire ?

B : Ne juge pas.

A : Tu as eu des scrupules à la « civiliser » ? Dommage ! Pour une fois ça aurait sauvé des vies, tu...

B : Tais-toi ! Tu ne sais rien.

A : Tu as raison. Je ne sais rien et toi non plus de ce qu'endurent mes sœurs charcutées à qui on a amputé la femme. Rien de ce qui reste d'un corps à qui on a déraciné la volupté. Trésor des trésors dont nous jouissons toi et moi et auquel elles avaient droit. Rien, sauf que je mourrais si je ne faisais rien.

B : Ta mère obéit à ...

A : Tant pis pour elle.

B : A la loi de vos hommes !

(Un silence)

A : C'est pour ça que tu l'as protégée ?

B : Tu sors tes griffes trop tôt.

A : J'ai appris dans la brousse. J'y ai fui le joug des mâles qui dicte à ma mère sa boucherie.

B : Justement, ce n'est pas elle...

A : Pourquoi acceptent-elles toutes ! Ils ne nous prennent que si nous sommes mutilées. Pourquoi l'acceptent-elles ?

B : C'est une coutume. Séculaire. Elle avait un sens.

A : Plus maintenant !

B : Elle organisait la vie de tout un peuple qui le revendique. La modifier est possible. C'est un long travail qui doit se faire sans violence. Si tu la criminalises, tu risques de Tu ne peux pas les rendre coupables...

A : Dis le leur !

B : Elle ne peut mener son combat seule, où elle est...

A : Pourquoi l'as-tu laissée partir ?

B : Tu ne sais rien...

A : Explique-moi.

B : Je n'ai pas eu le choix...

A : Qui arrêtera le sang versé, si elle ne donne l'exemple ?

B : Tu pourrais commencer.

A : Pourquoi tu n'as pas répondu, quand elle te l'a demandé.

B : Si elle me l'avait demandé, tu ne serais pas là.

A : Tu as commencé avec elle. Re commençons ensemble. Elle a besoin de toi.

B : Elle n'est pas capable de changer.

A : Elle a commencé à changer avec toi. Aujourd'hui, dans son pays elle veut...

B : Elle obéira. Toujours.

A : Tu ne lui as pas appris à désobéir, à cause de ton respect de blanche pour sa culture de noire, c'est ça ?

B : À trop la poursuivre, ta proie t'échappe.

A : Répond ! Tes scrupules de blanche t'ont rendue impuissante, c'est ça ? Et tu as préféré la protéger pour ne pas céder à tes réflexes de supériorité, au lieu de l'aider à changer...

B : Changer ? Tu ne comprendras rien dans la violence !

A : JE LA VIS ! TU N'A RIEN À ME FAIRE COMPRENDRE QUE JE NE VIVE DANS LA VIOLENCE DE MA VIANDE ! ET DE CELLE DE MES SŒURS !

(Un silence)

B : J'ai eu peur. J'ai voulu comprendre. Pour pouvoir l'aider. Je savais qu'en l'aidant à médicaliser la pratique je... l'autorisais. C'était un risque à courir pour...

A : Et tu as laissé Maman Nura couper, saigner et recoudre. Couper, saigner et recoudre. *(silence)* Ne laissant parfois que l'orifice minuscule pour le sang menstruel qui s'écoule mal et fini par pourrir mêlé d'urine et de pus. Maman charcutière, maman mutilante. Maman prisonnière des mâles et du marché de la reproduction de l'espèce.

B : Tu es venue pour m'accuser ?

A : Je ne suis pas venue t'absoudre.

B : Je n'en doute pas.

A : Tu l'as dénoncée ?

(Un long silence)

B : Je t'ai dit que c'est elle-même qui ...

A : Tu portes sa dénonciation comme un caillou dans ton ventre.

B : Ne dis pas ça. Ne le dis jamais.

A : Comme un relent d'égouts. Le serpent toujours prêt à revenir au nid pour dévorer ses œufs. Vas-y, lave-toi la femme blanche, lave par la fille le sang que tu as laissé couler impunément par la mère. Tu te rachètes à bon prix.

B : Si je l'avais dénoncée, je l'aurais fait pour...

A : Pour qu'elle soit punie.

B : ...Pour l'aider à changer. Je te l'ai dit.

A : Mais tu l'as laissée faire.

B : Pour la même raison.

A : L'aider à changer ? Pendant qu'elle astiquait ta maison et repassait ton linge, en échange de ton silence et de sa paie ?

B : Je t'ai dit que j'ai fait pire. Je l'ai convaincue d'opérer sous anesthésie. Je lui ai fourni le nécessaire. J'ai souvent suturé ou retiré les fils et fait les pansements...

(Adama se tait, prend sa tête dans ses mains, un long silence)

A : Tu risquais la prison.

B : Oui.

A : Tu te serais payée un bon avocat. Elle, tu l'as laissée sans.

B : Tu te trompes. C'est elle qui n'en a pas voulu.

(Un silence)

A : Elle voulait commencer à changer ?

B : Le sang que tu pleures coule depuis le début du monde. Il est possible de l'arrêter... de le remplacer par un geste innocent, une coutume inoffensive...

A : Il est temps d'arrêter l'hémorragie.

B : Tu sais le poids de la tradition qui pèse sur...

A : Sur la peur comme un poids mort, oui ! La peur qui pousse mes sœurs à demander la mutilation pour ne pas devenir la paria que je suis. La même peur qui fait trembler maman Nura de ne plus être la passeuse respectée, la femme qui enfante les femmes. Maman Nura qui par peur fait ce qu'on lui a fait et se venge d'être devenue vieille sur les jeunes filles en fleur ...

B : Ne dis pas cela. Faire évoluer l'ancienne pratique vers une cérémonie symbolique est un travail de...

A : Nous mourrons toutes avant.

B : Tu vis...

A : Elle t'en a parlé pourtant. Elle t'a dit le rouge de chacune des rigoles qui à la sortie du village s'unissent en torrent, sous les yeux des mères consentantes et courbées qui le regardent dévaler en ruisseau jusqu'au village voisin et grossir, déferlant en cascades, noyant depuis les rochers toute la campagne et s'engouffrant en un lac carmin qui mène l'immense fleuve de sang jusqu'à la mer... tu l'entends dans ma bouche ? Un sang vieux comme la domination de l'homme sur notre sexe domestique ou la puissance des riches qui imposent la coutume aux pauvres, discriminant les femmes non coupées de celles préparées au mariage des pharaons
QUI CHERCHENT LA JOUISSANCE PAR LE PLUS PETIT TROU... TU
L'ENTENDS DANS MA BOUCHE ?

(Adama chante une mélodie très triste)

B : Tu es ce qui change.

A : Tu l'entends ?

B : Tu es l'exemple. Par l'enfant que tu portes.

(Un silence, Adama baisse les yeux, un long temps)

A : Tu m'aideras ?

B : Tu es venue le faire naître ?

A : Oui. Nura. Elle n'a que toi.

B : Je reviendrai. *(elle va pour sortir, puis revient sur ses pas et tend les clés à Adama qui les prend)* Ferme à double tour et garde-les. *(elle sort)*

3. Du bout des lèvres

Deux jours plus tard, il y a des fruits

B : Où est ton homme ?

A : Il est resté au pays.

B : Il t'aime ?

A : *(Elle dit en créole, puis traduit en français)*. Comme le vent qui caresse les champs de mil à la fin de la saison des pluies. *(rires)*

B : Vous êtes... mariés ?

A : Oui.

B : Tu portes l'enfant de l'amour ?

A : Il m'a acceptée comme je suis. Entière. Il est le premier dans tout le village. Nura a dit que ça nous aiderait à...

B : Quand as-tu retrouvé ta mère ?

A : Plus tard. Quand je suis partie à la ville.

B : C'est là que tu as étudié ?

A : Oui.

B : Qui t'as aidée ?

A : Quand j'ai fui dans la brousse, j'ai trouvé refuge dans une étable. Je m'occupais des chèvres et on m'y laissait en paix. Un jour, un marchand s'est arrêté pour m'acheter du fromage et du lait. Il m'a dit que si je doublais les rations pour le même prix, il m'emmènerait à la ville. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas faire ce qu'il me demandait parce que ce n'était pas juste. Il m'a sourit et m'a dit que, si je voulais, il m'emmènerait quand même. En route je m'occuperais de son troupeau. Il était très doux. Après trois jours nous sommes arrivés à la ville. Il m'a demandé si je savais où aller. Je ne savais pas. Il m'a proposé de travailler pour lui et de me payer. Le soir j'étudiais. J'ai réussi mes cours et j'ai trouvé du travail. Un soir, je suis restée travailler plus tard. Deux femmes sont entrées, pour nettoyer les bureaux. L'une d'elle... était Nura, ma mère. Je ne l'ai pas reconnue tout de suite. Au moment où elle s'est approchée, une seconde avant qu'elle ne se dévoile, j'ai compris que c'était elle et qu'elle m'avait retrouvée.

B : Elle t'a raconté ?

A : Elle avait beaucoup changé.

B : Elle t'a dit que je l'avais... trahie ?

(Un silence)

A : Comment l'avais-tu rencontrée ?

B : Une agence...

A : Pour ?

B : Je cherchais une aide à domicile. Ma mère était malade. Elle s'est présentée...

A : Elle venait d'arriver ?

B : Oui. Elle a aidé ma mère à mourir pendant près d'un an. Elle l'a soignée comme si elle avait été la sienne.

A : D'une mère à l'autre.

B : Maman s'est éteinte dans ses bras, ... bercée de douceur et de respect. Sereine elle a pu se séparer de la vie qui la quittait. Elle l'appelait Nurange.

A : Nurange... ma mère.

Elle a besoin de toi.

(Un silence)

B : Nous avons beaucoup avancé. Beaucoup.

A : Oui.

B : Un jour elle m'a avoué ce qu'elle faisait. Je lui ai dit que je ne la jugerais pas, mais que je mettrais tout en œuvre pour la convaincre que ce qu'elle faisait était dangereux et... portait atteinte à la personne humaine.

A : Elle ne t'a pas entendue.

B : Elle m'a promis de me convaincre à son tour que c'était une pratique nécessaire... elle a dit pour la première fois le mot rite, elle a parlé d'un rite de passage. Millénaire. Une coutume qui assure, par la femme, la prospérité de toute la communauté.

A : Elle t'a convaincue ?

B : Je lui ai dit que le mot « rite » utilisé pour dire la mutilation était une insulte faite à toutes les femmes. Six mois plus tard, nous campions sur nos positions, mais n'avions pas été à court d'arguments ni l'une ni l'autre.

A : Tu aurais pu lui dire...

B : Je lui ai dit... Je lui ai dit que je continuerai de l'aider à condition qu'elle renonce progressivement.

A : Et ?

B : Elle m'a demandé du temps. Quelques jours plus tard, elle m'a dit qu'elle accepterait, si je l'aidais à parler aux femmes immigrées et à la communauté des parents d'ici. Pendant des mois j'ai rencontré des mères, des filles et des parents de plus en plus nombreux. Nous parlions. Le dialogue était très difficile mais possible. Puis la loi... Au bout d'un an, elle m'a demandé encore du temps. Les gens n'étaient pas prêts. Nous faisons tout toutes seules. C'était intenable pour... *(elle soupire)*

A : Pour... ?

B : Pour ta mère surtout... elle continuait de pratiquer... à la demande des mères... et des pères d'ici.

A : Elle n'avait pas le choix. Si ?

B : Et nous nous sommes... épuisées... Les gens d'ici étaient plus rétifs au changement. Comme si le fait d'être loin des leurs les poussait à s'accrocher à la tradition et à leur culture comme à une bouée.

A : Des racines comme des chaînes. Ils ont eu peur.

B : *(elle acquiesce)* Ils nous ont accusées de les empêcher d'être eux mêmes. De vouloir leur dicter des modèles de comportement. Une autre culture... Nous leur avons répondu que nous respections la leur, mais qu'elle pouvait évoluer en renonçant à la cruauté. Ce n'était pas facile.

A : Vous avez eu du courage.

B : La confiance de ta mère m'en a donné. *(silence)* Je ne l'ai pas trahie.

A : Je l'entends.

B : Tu es venue m'apporter son pardon ?

A : Elle n'a rien à vous pardonner. Regardez-moi, la femme blanche. Cette fois la femme noire n'a RIEN À VOUS PARDONNER.

B : Je l'ai couverte. Elle s'est dénoncée, c'était la seule solution pour échapper à ses ... chaînes. A condition que les siens ne le sachent jamais. Alors, je l'ai couverte : nous avons convenu de dire à sa communauté que c'était moi qui l'avais dénoncée, pour qu'ils ne la bannissent pas. C'était notre pacte !

(B prend sa tête dans ses mains, un long silence, tout à coup Adama se contorsionne, en proie à une douleur aigue. B l'aperçoit, la soutient et la couche par terre)

B : Respire.

A : Oui.

B : Tu as eu des vomissements ? Des nausées ?

A : Beaucoup. Ça s'était calmé. Puis, ça a recommencé.
 B : Quand ?
 A : Il y a quelques jours, juste avant de partir.
 B : On t'a donné des médicaments ?
 A : Un mélange d'herbes, à boire.
 B : Ça t'aide ?
 A : Oui.
 B : Il est où ?
 A : *(elle indique ses affaires)* Dans le grand sac.
 B : *(plonge sa main dans le petit sac et en extrait une pincée d'herbes sèches qu'elle renifle)* Je fais chauffer de l'eau... *(elle disparaît dans le cuisine)*
 B : Demain tu viendras avec moi. *(elle s'assied par terre près de Adama)*
 A : Vous avez dit que vous deviez quitter cette maison ? *(elle tousse violemment)*
 B : Qu'est-ce qui t'arrive... ?
 A : *(se calmant)* Rien. Je tousse parce que je suis indiscreète.
 B : En effet.
 A : On dirait que vous avez commencé à la quitter.
 B : C'est ça.
 A : On dirait que c'est une décision difficile.
 B : Ça l'est.
 A : Et que vous n'avez pas envie d'en parler.
 B : Voilà.
(Un silence)
 A : Demain nous irons à l'hôpital ?
 B : Oui.
 A : Pour ?
 B : Un contrôle.
 A : Vous êtes inquiète ?
 B : Non.
 A : Merci.
(Un temps)
 B : Tu as rencontré ton homme en ville ?
 A : Non. Au village.
 B : Tu y es retournée ?
 A : Avec Nura.
 B : Comment s'appelle-t-il ?
 A : Akan.
 B : Il est de ton village ?
 A : Non, du village voisin.
 B : Et il t'a acceptée comme tu es.
 A : Oui. Ça nous a unis.
 B : Quand lui as-tu appris ?
 A : Un jour, pendant les grandes récoltes. Nous nous connaissions depuis un mois.
 B : Et Nura ?
 A : Elle m'avait dit que je devais lui mentir, si je voulais le garder jusqu'au mariage. Et qu'après, elle m'aiderait.
 B : Tu lui as menti ?
 A : Non.
 B : Il a accepté ?
 A : Non, il est parti.

B : Nura avait raison.
A : Non.
B : Comment ça ?
A : Le mois suivant il est revenu.
B : Amoureux ?
A : Non, furieux.
B : Ah...
A : Il ne comprenait pas. Il était sûr que je n'étais plus vierge.
B : Pourquoi furieux ?
A : Il me reprochait de l'avoir séduit. Il en voulait à Nura de ne pas l'avoir prévenu et de m'accepter encore sous son toit. Il menaçait de me chasser du village et de réunir les sages. Je lui ai répondu que j'avais déjà fui le village une fois et que je n'avais plus peur de rien.
B : Et Nura ?
A : Elle lui a dit que s'il osait faire ça, il n'était pas un homme. En tout cas pas l'homme à qui elle aurait donné sa fille.
B : Nura...
A : Vous auriez dû l'entendre... elle lui a dit que sa fille n'avait pas eu besoin d'être coupée et recousue pour rester intacte pour l'époux qui la choisirait et à qui elle accepterait de se donner. Elle a ajouté que sa fille était un vrai joyau pour l'homme qui la prendrait pour femme. Qu'entière elle valait bien plus que cinq vaches ou une nouvelle maison.
B : Elle a dit ça ?
A : Oui.
B : Et ton homme ?
A : Il a demandé du temps pour réfléchir.
B : Il ne l'a pas crue.
A : C'est un lent.
B : Tu lui as laissé le temps ?
A : Oui.
B : Et puis ?
A : Je lui ai montré.
B : Montré quoi ?
A : Saint Thomas.
B : Ah.
A : Un soir, juste avant le début la saison des pluies, j'ai été le trouver, je lui ai dit qu'il avait assez réfléchi. Que s'il m'aimait il n'avait qu'à me suivre.
B : Bien joué.
A : Nous sommes sortis du village. Nous sommes allés à la source. C'est le seul endroit frais, à cette période de l'année. Surtout à la tombée du jour. C'est très beau. L'eau est fraîche comme la rosée du matin. Je suis entrée dans l'eau et lui ai dit de me rejoindre.
B : Il l'a fait.
A : (*elle acquiesce*) Nous nous sommes baignés... effleurés dans l'eau, nous étions excités comme deux gamins. Au bout d'un moment, je suis sortie. Je me suis retirée derrière les joncs et je me suis étendue sur le sable blanc encore chaud pour me sécher.
B : Tu lui avais dit de ne pas te suivre.
A : Il a désobéi.
B : Tu avais tout fait pour.

A : Oui. Il est arrivé comme un fan. J'avais juste eu le temps de passer mes mains sur un buisson d'herbes de la forêt et de me caresser les jambes et la poitrine. L'air sentait bon. Il est venu s'étendre près de moi. Je lui ai dit que s'il ne croyait pas que j'étais vierge, il pouvait me toucher.

B : Il l'a fait ?

A : Oui. Je lui ai dit que s'il voulait tout sentir en me touchant, il devait m'embrasser. Il m'a embrassée. Longtemps. J'étais toute mouillée...

B : J'ai compris. (*elle veut se lever*)

A : Je voudrais que tu... pardon, que vous entendiez la suite.

B : (*elle se réinstalle*) Tu peux me dire tu.

A : (*elle esquisse un sourire*) Au bout d'un long baiser, j'ai pris sa main. Je lui ai parlé doucement. Je lui ai dit que j'allais lui faire toucher mon sexe. Je lui ai demandé si c'était la première fois qu'il touchait le sexe d'une femme. Il m'a dit oui. Je lui ai dit que j'allais lui expliquer comment jouissait une femme, une femme entière. Vierge comme moi. Il m'a dit qu'il le savait. Je lui ai dit que je voulais vérifier et j'ai gardé sa main dans la mienne. Tout en parlant j'ai guidé sa caresse. Ses doigts un à un se sont dénoués, puis se sont abandonnés dans les miens. Je les ai glissés entre mes cuisses et les ai conduits au bord de mes lèvres, ils en ont fait le tour. Je lui ai nommé chaque pli de ma peau. Nos yeux se fixaient. J'ai poursuivi en l'accompagnant. Au pied du petit mont il a découvert, fourré à la jointure des grandes lèvres, annonçant les plus fines, le minuscule bourgeon. Lorsqu'il l'a touché je n'ai plus eu de souffle. Il m'a embrassée encore. J'ai laissé ses doigts aux portes de mon joyau et lui ai proposé de poursuivre seul. Il l'a fait. Il a effleuré les fines peaux qui bordent l'entrée, les a écartés délicatement et est resté sur le seuil. Je lui ai fait signer d'entrer. Il n'a pas osé. J'ai redéposé ma main sur la sienne. De plus en plus prudemment l'ai guidé jusqu'à ma paroi intacte. Il a glissé le long de ma mousse lisse et ses yeux m'ont traversée. Ses doigts apprenaient la caresse. Parfois, ils m'effleuraient comme des ailes de colibris ou tout à coup, se faisaient à peine plus pressants pour tâter le plus petit plissé. Ses découvertes le faisaient frissonner. Je le sentais s'émouvoir et lui chuchotais mon plaisir. Il écoutait consciencieux, au milieu de son souffle haletant. Petit à petit, il s'est mis à me caresser, fébrile, ne voulant rien perdre et n'épargnant que l'entrée promise. Il s'arrêtait prudent aux deuxièmes petits volets et se mettait à les titiller. Comme par enchantement, sa caresse devenait savante et ses doigts me guidaient à leur tour. J'en étais surprise autant que lui. Il avait commencé à m'enfourmer parfois au bord, parfois en moi dans une montée des eaux inconnue. Bientôt nous n'étions qu'un seul être, relié par sa main sous moi. Au moment où mes spasmes ont jailli, il a éclaté en sanglots et mon cri s'est fondu dans ses larmes. J'ai joui par ses doigts, doux comme la soie. Nous étions mouillés de moi et de nos sueurs. Il m'a embrassée au sommet de nos souffles accouplés et en sombrant je me suis lovée à son corps brûlant et humide. C'est à ce moment là qu'il m'a nappée de son liquide chaud, gouttant sur mes cuisses, puis m'a serrée contre lui, au comble d'une joie jamais vécue.

(*Un silence*)

B : Il t'a acceptée.

A : Oui.

B : Il t'a toujours aimée comme ça ?

A : Oui.

B : Pourquoi il t'a laissée partir ?

A : Pour mon bien et celui de notre petit. Il sait qu'il n'a pas le choix. (*B se lève, va à la cuisine et revient avec une bouteille d'alcool et un verre rempli de glaçon*) Il a compris ce que je risque si j'accouche là-bas. Nura lui a expliqué.

B : (*elle se sert à boire*) Et jusqu'à votre mariage, vous... ?

A : Oui.

B : C'est bien... (*elle boit*)

A : Les jours et les mois qui ont suivi, nous avons continué à nous donner du plaisir comme nous l'avions fait à la source. Il aimait beaucoup. Moi aussi.

B : Nura lui a expliqué ?

A : Plus tard, je l'ai fait. Je lui ai dit que ce que nous avons découvert ensemble était dans le corps de toutes les femmes. Que le plaisir pour la femme n'était pas seulement dans la pénétration. Il m'a répondu que pour lui non plus.

B : Il t'a fait promettre de ne le dire à personne.

A : Oui. Après quelques jours, il est venu me dire qu'il avait ressenti une excitation très forte en me faisant jouir sans me pénétrer, mais que ça lui posait une question.

B : Il se demandait si tu faisais ça seule ?

A : Oui.

B : Tu lui as dit que oui, mais qu'avec lui c'était beaucoup mieux.

A : (*elle acquiesce*) Il se demandait du coup si ce n'était pas un plaisir défendu.

B : Quand il se masturbait il se le demandait aussi ?

A : (*elle sourit*) Il m'a répondu...

B : ...que ce n'était pas pareil pour les hommes. Que les hommes avaient besoin d'éjaculer leur semence... et tu lui as répondu quoi ?

A : Rien. J'ai posé ma main sur son sexe, il a fait la même chose avec la sienne et nous nous sommes embrassés... pour commencer.

B : C'était une belle réponse. (*elle soupire*) Un jour tu lui diras que le plaisir n'est pas un besoin, mais ...

A : ... un don de l'existence...

(*Un silence*)

A : Tu bois de l'alcool ?

B : (*esquivant*) Tu veux encore un peu de tisane ?

A : Merci, oui.

B : Je vais réchauffer de l'eau, celle-ci est tiède. (*elle se lève pour aller à la cuisine*)

A : Demain tu passeras tôt ?

B : Oui. Tu es fatiguée ?

A : Non, ça va. (*elle touche son ventre*) Je l'entends bouger à nouveau. C'est bon... ça faisait deux jours qu'il faisait le poisson mort.

B : (*revenant de la cuisine avec l'eau chaude*) Un peu comme toi. (*elle sert la tisane à Adama*)

A : (*prenant la tisane*) Merci. Quand Akan pose sa main ici, il le sent et il répond par un petit coup. Quand je le fais, il ne réagit pas pareil.

B : Ah non ?

A : Non. Quand c'est moi on dirait qu'il répond par une caresse... J'ai promis à Akan de lui donner des nouvelles... ce ne sera pas facile (*B va prendre son téléphone portable dans son sac*) Demain on pourra peut-être s'arrêter à un poste de...

B : (*elle lui tend son portable*) Demain est un autre jour.

A : (*son visage s'irradie*) Oh... vous... (*puis se ravise*) Non. Vous faites trop de choses pour moi... je...

B : Ne fais pas de manières. On achètera une carte pour le tien demain. Tu me rembourseras, si tu y tiens.

(Adama, sourit, elle prend le portable et compose le numéro. Après quelques secondes, à l'autre bout du monde, quelqu'un décroche. C'est Akan. Elle s'éclaire de joie et se met à lui parler dans sa langue. Leur conversation est rythmée, émue, fébrile, au bout d'un moment, elle raccroche)

A : *(rendant le portable à B)* Il ne vous connaît pas, mais vous bénit.

B : Comme il y va !

A : Pourquoi vous buvez ? *(elle fait mine de se mettre à tousser)*

B : Parce que l'homme que j'aime vient de mourir. *(Adama tousse)* Et ce n'est pas la peine de tousser. Tu es indiscreète et tu vas finir par t'étouffer pour rien.

A : *(elle s'arrête net)* Pardon.

B : C'est bon. *(silence)* Nous nous étions quittés avant. *(elle se ressert à boire)*

A : Nura ne m'a rien dit.

B : Elle ne l'a pas connu.

A : Il était... ?

B : Malade. Il est mort d'un myélome. Un cancer.

A : Il était vieux... euh. Il avait votre âge ? Euh... je veux dire...

B : Non. Il avait dix ans de moins.

(Un silence)

A : Eh... ?

B : Oui. Nous faisons l'amour comme si c'était à chaque fois la première. Puis, nous refaisons le monde comme si c'était la dernière. Son odeur corporelle avait un effet instantané sur l'activation de mes gonades. Sa passion pour le cunnilingus égalait la mienne pour la fellation et à chaque fois que ça nous prenait nous nous enchâssions comme les branches d'un chêne. Il avait les yeux verts et des cheveux noir-geai.

Type eurasien. Un mètre quatre vingt de douceur et une queue de cheval. Là. *(elle indique où)*

A : Le cunni...

B : ...lingus. C'est si Akan au lieu des doigts, utilisait sa langue *(elle la regarde)* et la fellation c'est quand tu... *(elle la regarde)* tu feras... pareil avec lui.

A : Ah. Et vous...

B : Nous parlions de tout. Nous n'étions d'accord sur rien et nous nous séparions juste avant que nous nous manquions de respect. Puis nous recommencions. Nous ne buvions que du vin. Du bon. Beaucoup. Il me manque. *(un temps)*

Bon ! ...Je suis sous anxiolytiques depuis un an... *(un temps)* des médicaments pour repousser les idées noires... une surtout... ça m'a aidé...

A : Quelle idée noire ?

B : Que sa mort était ma punition.

A : Punition ?

B : Oui. *(un temps, elle termine son verre)* Je serai là à huit heures tapantes. *(elle se lève pour aller le déposer à la cuisine)* S'il te manque quelque chose de précis fais une liste. Une bonne nuit. *(elle l'embrasse en disant)* Tu peux recommencer à me tutoyer, si tu veux, j'aimais bien *(elle sort, Adama reste bouche-bée).*

4. Katoucha

Fin de journée.

B : Tu as déjà pensé à un prénom ?

A : Awa.

B : C'est beau.

A : Ça veut dire Eve... *(tout à coup, le portable de la femme blanche sonne ...)*
(Adama décroche, elle parle dans sa langue à Akan, elle est émue, elle prononce « Awa ». Au bout de quelques phrases, elle se met à parler avec une autre personne qu'Akan vient de lui passer, B revient de la cuisine, après quelques instants, A retire le portable de son oreille et dit à B)

A : C'est Nura, elle voudrait te... elle demande si tu veux bien lui parler *(elle lui tend timidement le portable)*.

B : *(elle s'immobilise, elle regarde A, puis regarde le portable, un temps, enfin elle le prend et le porte à son oreille)* Allo ? *(elle écoute, Nura parle, au bout d'un moment elle sourit et s'assied sur la chaise)* Oui... *(elle écoute un long moment, puis)* Oui... *(elle écoute encore un moment, tout à coup, son visage s'assombrit, ses traits se tendent, ses yeux se noient de larmes, elle les dissimule tant bien que mal, se lève, fait quelques pas, va prendre un mouchoir, se mouche, se rassoit et après un long moment où elle écoute)* Oui... Oui, moi aussi. *(elle se lève et rend le portable à Adama qui dit encore quelques mots, puis raccroche. Un long temps)* Elle a une bonne voix. *(un temps)* Je suis... Je suis là. Je ne peux pas imaginer ta souffrance... ni la sienne. Katoucha était...

A : On ne peut pas l'imaginer.

B : Non.

A : Ma sœur aimée au sexe recousu qui explose sous la poussée de la petite tête qui la tue et dans un bain de sang se vide de sa vie. Ma Katoucha aimée, hurlant à la mort, tuée par son premier bébé, sa première et dernière petite fille qui à peine sortie d'elle entre dans la mort. Maman Nura qui ne veut plus recommencer. Maman Nura qui pleure le fruit de sa vie à qui elle a donné la mort.

(Un long silence)

A : Je voulais te dire... *(elle s'arrête)*

B : Oui ?

A : Merci.

B : Tu me l'as dit. *(A se met à manger, B sert de l'eau, elles mangent un moment en silence)*

A : Pourquoi tu n'as pas eu d'enfants ?

B : Je n'en ai pas voulu.

A : Pourquoi ?

B : Je les soigne.

A : Ça ne t'a pas donné envie ?

B : *(elle sourit)* C'est le monde qui ne m'a pas donné envie.

A : Le monde ? Quel monde ?

B : Celui où nous vivons... et que nous construisons.

A : Construisons ?

B : Oui. Tout ce que nous faisons autour de nous. Ce que nous acceptons.

A : Tu crois que nous le construisons ?

B : Oui.

A : Et il ne t'a pas donné envie ?

B : Non.

A : Ah...

B : Tu mets au monde Awa pourquoi ?

A : pourquoi ? Il faut une raison tu crois ? Parce que ... elle sera la première petite femme, au village, née d'une maman non mutilée. Akan et moi nous ferons pareil avec elle et... avec ses petites sœurs.

(Un silence)

B : C'est une belle raison.

A : Pourtant elle viendra au monde dans ce monde.

B : Oui.

5. La dame Blanche

Deux jours plus tard. Elles entrent dans l'appartement, elles ont des sacs de courses. La lumière est nacrée.

A : Pourquoi tu as tout vidé ici ?

B : *(en boutade)* Je squatte... *(elle change de ton)* ou je fais semblant.

A : Squatte ?

B : Quand on occupe un logement vide, sans en être ni propriétaire, ni locataire.

A : Ce n'est pas chez toi ici ?

B : Si.

A : Alors c'est moi qui squat.

B : C'est ce que j'ai cru la première fois que je t'ai vue.

A : Les gens qui squattent vivent ailleurs ?

B : Non, justement, c'est pour ça qu'ils squattent.

A : Ils n'ont pas de maison ?

B : Non.

A : C'est bien que ça existe.

B : Mais ça n'existe pas, justement. C'est même puni par la loi.

A : Puni par la loi ?

B : Oui.

A : C'est pour ça que tu voulais appeler la police ?

B : Oui.

A : Mais pourquoi c'est puni, puisque c'est vide ?

B : Parce qu'ils n'ont pas le droit... de... *(son élan s'estompe)*.

A : Tu vas changer de maison ?

B : Oui.

A : Pourquoi ?

B : *(elle réfléchit)* Des souvenirs.

A : Des mauvais ?

B : Non. Des bons. Très. Trop.

A : Alors pourquoi tu veux les quitter ?

B : Pour ne pas... *(la suite de sa pensée lui semble illogique, elle décide de ne pas la terminer)* Il me manque partout ici.

A : Il te manquera partout ailleurs.

B : Oui.

A : Tu habites où ?

B : Chez une amie.

A : Tu penses que tu n'aimeras plus personne comme tu l'as aimé ?

B : Oui.

A : Tu as dit que vous vous étiez quittés avant ?

B : C'est lui. Il a pensé que ça se passerait mieux si nous étions séparés. Que sa mort nous... que ça ferait moins mal.

A : Et ?

B : Hé non. *(elle se lève pour ramener le plateau à la cuisine)*

A : *(elle s'assied sur la chaise)* Si Akan était mort je ne respirerais plus.

B : *(elle revient de la cuisine avec un verre de vin et une bouteille)* Parfois je me dis que soigner aide à... respirer. En tout cas, ça m'aide de me le dire. *(elle se sert et boit)*

A : Tu soignes les enfants pour... ?

B : Je les aide à grandir.

A : Ça se passe bien ?

B : Ça dépend de chacun d'eux. Avec ceux qui ont envie d'être aidés, oui.

A : Ils n'ont pas tous envie ?

B : Non.

A : Ah... ? Alors qu'est-ce que tu fais ?

B : Je les écoute. Ils n'ont rien demandé. Ni naître, ni grandir... et encore moins mourir.

A : Vivre, si. Ils aiment vivre.

B : Vivre ? Ça ne veut rien dire pour eux. Ils aiment jouer, courir, se cacher, apprendre parfois et se goinfrer de chocolat presque tout le temps.

A : Ton homme travaillait avec toi ?

B : Non. Il était ébéniste. (*A ne comprends pas*) Il construisait des meubles.

A : C'est pour ça que tu les a tous enlevés !?

B : (*elle sourit*) Non. Le seul qu'il a dessiné et fabriqué est toujours là.

A : Où ça ?

B : Sous tes fesses.

A : (*surprise, tout à coup, elle ne peut s'empêcher de se lever d'un bond*) Oh pardon !

B : Qu'est-ce que tu fais ?

A : Mais... tu me dis que...

B : Et alors ? C'est une chaise, c'est fait pour s'asseoir.

A : (*s'asseyant par terre*) Tout est bien. J'aime bien par terre.

B : Et moi j'aime bien sa chaise (*en allant s'y assoir*).

(Une vidéo montre une main, celle de la femme blanche qui effleure un mur chauffé au soleil)

A : Je comprends.

B : Il l'avait appelée « la dame blanche ». Je lui avais dit que c'était nul.

A : Pourquoi ? Ça te va très bien.

B : Un matin, nous étions à la campagne, chez lui. Il y avait un ciel bleu qui nous avait manqué depuis des mois. Je l'entendais travailler dans son atelier. Je me suis levée, j'ai enfilé une robe blanche et je suis descendue. Dehors, le soleil était chaud pour la première fois de l'année. J'ai traversé la cour, pieds nus, je suis entrée dans son atelier... un rayon filtrait par les vitres et figeait la poussière de bois partout dans l'air. Il était nu, accroupis, ses genoux pliés et écartés, ses fesses reposées sur ses talons. Son dos cerclé de muscles, voûté sur le squelette de chaise auquel il travaillait, perlait de sueur et se contractait au rythme de son effort. Je me suis glissée silencieuse derrière lui, lui ai ceint les épaules immenses, il s'est à peine saisi, sans suspendre son travail. Je l'ai serré contre moi et me suis accroupie derrière lui, pour mieux m'encaster dans ses formes. En un geste, je l'ai encerclé de mes bras et tout mon corps s'est aimanté au sien, comme pour le contenir. J'ai eu l'impression que je l'enfantais. Que de moi sortait un centaure, une créature qui me prolongeait. Ma robe blanche épongeait sa sueur. J'avais posé ma tête sur sa nuque, à la droite de sa natte noire, le long de son omoplate. Mon oreille enfoncée à la jointure de ses cervicales et de sa cage thoracique m'amplifiait son souffle et le tambour de son cœur. J'entendais toute son âme respirer. Pour mieux l'enlacer, je me suis ouverte davantage et tout mon squelette s'est déployé. Je me sentais vaste comme un vent l'entourant, mon ventre collé à ses lombaires, mon sexe serti entre ses reins, humide de plaisir. Et voilà que je me contractai et me relâchai suivant son

mouvement. Nous étions à l'unisson. Il était haletant, offert et pourtant rivé à son travail, dont il refusait de se détourner. Glissant dans une caresse langoureuse le long de ses côtes, frôlant son ventre, mes mains se sont posées sur son sexe et l'ont enrobé. Jumelles, elles ont décalotté sa verge, parcouru les contours du membre gorgé et lissé toute la peau précieuse, il a commencé à durcir et à dresser, tandis que mon ventre et mes reins ondulaient en saccades régulières contre les siens. Ainsi imbriqués, nous avons haleté, retenant souffle et chute, jusqu'à l'apnée. Ensemble, nous avons explosé en miels chauds venant de nos corps fondus. Quand nous avons refait surface, ses sanglots m'ont appelée. J'ai voulu le retourner, il résistait. Je me suis laissée tomber m'insinuant devant lui. Il pleurait à chaudes larmes. Nous avons parlé. *(un silence)* Il venait d'apprendre de quoi il allait mourir et quand. Son émotion m'a noyée. À mon tour de résister. Mes larmes ravalées, je me suis mise à le lécher partout, comme pour mieux lui faire entendre que ça nous arriverait à tous. Qu'avant ça, il fallait qu'il invente, qu'il travaille, qu'il dessine, qu'il polisse, qu'il ponce, qu'il visse, qu'il rive, qu'il rêve et qu'il cloue les plus beaux meubles du monde. Qu'il pouvait ajouter son œuvre à celle du ciel qui naît et meurt chaque jour, parce que je l'attendais. C'est la chaise qu'il a fabriquée ce matin-là. Quand je m'y assieds, son âme fouille la mienne comme la langue d'un ange.

(Un silence)

A : Elle te va bien.

B : *(elle se ressert à boire)* Je suis... *(elle hésite)* pardon.

A : De quoi ?

B : ... j'ai été un peu... détaillée.

A : Merci.

(Un silence)

B : Tu as raison, partout où j'emmènerai cette chaise, il... *(elle boit et sourit)* Nura m'a fait promettre de... que tu dormirais. Je vais chauffer de l'eau pour ta tisane.

A : Non. Je le ferai. Rentre. Tu as eu une longue journée. Je te remercie de m'en avoir fait cadeau. À demain.

B : *(elle termine son verre, se lève, pour aller le déposer à la cuisine ainsi que la bouteille, A l'arrête)*

A : Laisse.

B : *(elle se rhabille et l'embrasse)* Nura m'a dit que tu avais de la chance...

A : Elle aussi.

(B sort)

6. La montée des eaux

La nuit. On entend la clé dans la serrure, la femme blanche entre précipitamment et allume la lumière. L'appartement est vide, elle cherche Adama, elle est très inquiète, elle court à la salle de bain, on entend des bruits, des gémissements, on imagine qu'elle la trouve par terre, la ramasse, fait couler de l'eau et la rafraîchit. Après quelques minutes elles reparaissent toutes les deux. La femme blanche porte Adama qui marche difficilement et l'assied sur la chaise.

B : Ça a commencé quand ?

A : *(se tordant de douleur)* Je ne sais pas... une heure, je crois.

(B se précipite sur les affaires de A et prépare un sac avec des effets personnels)

B : *(tout en s'affairant)* Tu vas lui dire de se calmer... Tu respires... d'abord tu respires et tu lui dis de se calmer... tu lui dis que c'est trop tôt, beaucoup trop tôt... elle a le feu au cul ou quoi ?... et surtout que c'est trop tard pour revenir en arrière tu lui dis... tu lui dis que nous l'attendons... à l'heure, si possible... que nous avons besoin d'elle... vivante, si possible et à l'heure !

(B a terminé, elle enfille un par-dessus à A et fait de même, elle l'aide à se lever et, tout en la soutenant, l'emmène vers la sortie. Elles disparaissent)

7. Le secret

Le crépuscule. Il y a un matelas par terre et une étagère sur laquelle sont rangés quelques vêtements. Adama termine de passer l'aspirateur. Tout à coup, elle entend un bruit de clés dans la serrure. Elle éteint aussitôt l'aspirateur, se jette sur le matelas et fait semblant de lire. La femme Blanche entre.

B : Qu'est-ce que tu fais ?

A : *(candide)* Moi ? Je lis...

B : Tu ne m'écoutes pas.

A : Si.

B : Je ne veux pas te voir faire ça ici.

A : Tu ne m'a jamais vue.

B : *(souponnée, mi-agacée, mi-amusée)* C'est malin. Tu risques de la perdre. Tu le sais.

A : Elle est bien accrochée. Elle me l'a dit.

B : Et le médecin il t'a dit quoi ?

A : Que je devais « me ménager ».

B : C'est ça... et tu as compris que tu devais faire le ménage ?

A : Oui, pourquoi, ce n'est pas ça ?

B : Tu fais l'idiot ?

A : Un peu.

B : Tu fais ce que tu veux, mais tu m'écoutes !

A : Toi aussi.

B : Ça veut dire ?

A : Arrête de vivre dans le passé.

B : Quel passé ?

A : Pourquoi tu as ramené l'aspirateur si tu ne veux pas que je m'en serve ? Ce n'est pas parce que ça te rappelle de mauvais souvenirs que je dois vivre dans la crasse.

(Un silence)

B : Comment tu te sens ?

A : Très bien.

B : *(lui montrant un sachet de médicaments)* Ton fer, tes oligoéléments et tes vitamines. La posologie est sur la boîte. Tu veux que je les dépose dans la salle de bain ?

A : *(acquiesçant)* Merci. *(B s'exécute)* C'est quoi la posologie ?

B : *(en revenant)* Combien tu dois en prendre et quand. Voilà le ticket... *(elle le lui tend)*

A : *(le prenant et le mettant dans ses affaires)* Merci beaucoup.

(Un temps)

B : *(elle se laisse glisser dans la chaise)* Tu m'as fait peur.

A : C'est elle. C'est Awa.

B : Qu'est-ce qu'il lui a pris ?

A : Elle pense que... que nous attendons trop d'elle. Elle a peur.

B : Qu'est-ce que tu dis ?

A : Elle a peur.

B : Mais...

A : Tu dois savoir... Elle n'a rien demandé. Elle voudrait venir pour rire et pour jouer.

B : Elle rira et jouera.

A : Tu crois ?

B : Oui.

A : Comme les autres ?

B : Comme les autres.

A : Elle naîtra autrement pourtant.

B : Nous naissons tous autrement. Et nous l'oublions tous.

A : Il faudra qu'elle oublie.

B : Elle oubliera.

A : Tout le village lui rappellera.

B : Vous serez là. Awa sourira, comme le font tous les enfants du monde. Elle sourira.

A : Comme tous les enfants du monde...

B : Oui. Elle n'a ni plus ni moins peur que toi. Tu es sa mère. La tienne n'a pu le faire pour toi. Tu le feras pour ta fille.

A : Ma mère... ô ma mère...

(Un temps. Rupture chorégraphique ou chant)

B : (de but en blanc) Notre pacte, notre secret, tout ce que nous avons fait nous a rapprochées pour toujours. Je lui avais promis d'être là quoi qu'il arrive. Aujourd'hui tu es là et tu portes Awa L'autre jour au téléphone, je lui ai promis qu'elle naîtrait dans le sang et dans les cris, qu'elle l'oublierait et qu'elle rirait comme tous les enfants du monde.

(B est émue. Ses larmes sourdent, silencieuses. A s'approche d'elle, la prend délicatement dans ses bras et la couche sur ses genoux. Elle lui chante un chant ancien et la berce légèrement)

8. La leçon de patience

L'aube peu à peu

A : J'ai mis du temps à comprendre ce que Katoucha avait fait pour moi. Un jour je l'ai bénie. Aujourd'hui, je béni Nura qui m'a menée à toi.

B : Tout est à recommencer.

A : Nous recommencerons.

B : Je ne suis pas sûre d'avoir la force.

A : Je suis là.

B : Ici l'homme a fait des lois qui punissent. Rien ne sera plus comme avant.

A : C'est pour mieux faire comprendre à chacun que...

B : Les lois ne sont pas faites pour faire comprendre... Elles punissent, c'est tout.

A : Il faut peut-être passer par là pour...

B : Pour barrer la route, sans doute. Pourtant, une fois la route barrée, tout reste à faire et comprendre n'est pas plus facile. Comprendre devrait se faire avant la loi. Comprendre suppose qu'on informe, qu'on débâte... pour admettre d'autres modes de pensée, d'autres comportements, les accepter... ensemble... Ici un grand sage a dit que la liberté de chacun s'arrête où commence celle de l'autre... c'est ça grandir ensemble.

A : Quand tu parles comme ça tu ressembles à Nura.

B : Mais l'homme vit dans la peur... il tente la bonne voie, puis sa peur l'emporte. Il ne peut s'empêcher d'avancer sans les lois qui punissent. Alors tout en barrant la route, il se plaint de faire du surplace. Et par peur il s'embourbe sans fin. La loi appelle la transgression ou la clandestinité et la faute impose de nouvelles sanctions... à l'infini. Le chien de l'homme se mord la queue. *(un silence)* Avec Nura, nous leur racontions une histoire, pour les aider à comprendre...

A : La traversée du fleuve ?

B : *(comme un souvenir)* Oui... la traversée du fleuve.

(Un temps)

A : Ils étaient toujours plus nombreux à vouloir atteindre l'autre rive. La barque qui les y menait était bondée et chancelait sur les eaux tumultueuses. Elle risquait de faire naufrage à tout moment. Pour se sentir en sécurité, ils avaient le réflexe de se tenir debout. Le fait de voir l'autre rive les rassurait. Mais se tenant debout, ils se cachaient la vue l'un l'autre. Ils n'avaient d'autre solution que de changer de position pour la voir. En bougeant ils déséquilibraient la barque qui se mettait à basculer dangereusement. Leur panique les piégeait, dans un désordre pitoyable, ils s'agrippaient les uns aux autres. La barque vacillait puis capotait. Ils sombraient avec elle et la plupart disparaissaient dans les tourbillons et les remous des flots. Les familles pleuraient les disparus, puis les commémoraient ou les oubliaient. À la nouvelle saison, une autre traversée se préparait. Les hommes construisaient une nouvelle embarcation, plus large et plus stable. Ils étaient confiants et espéraient toujours qu'elle les mènerait sur l'autre rive. À nouveau, au milieu des flots, la barque, surchargée, vacillait à faire peur et menaçait de sombrer. Un jour, réprimant la panique et renonçant à la vue de l'autre rive, au milieu du fleuve démonté, l'un des hommes, s'est assis et la barque s'est rajustée d'emblée. Le constatant, il a encouragé ses frères à l'imiter et voilà qu'au lieu de céder aux vieux réflexes, les hommes cette fois se parlent, s'écoutent et risquent ensemble de changer de comportement. Ils s'asseyent, tous, l'un après l'autre. Ne se cachant plus la vue de la rive, tous assis, ils équilibrent le bateau, chacun à sa place, respectant celle de

l'autre. Ainsi glissant sur les flots et résistant à leur violence, l'embarcation rejoint l'autre rive, chargée de ses premiers passagers sains et saufs.

B : Avec Nura nous la racontions pour regagner la confiance des familles, quand nous l'avions perdue. Nous leur demandions s'ils s'imaginaient un jour être les premiers passagers capables de s'asseoir dans la barque. À ce moment-là, leurs regards s'assombrissaient : si eux changeaient, qui garantirait à leurs filles de trouver un mari au-delà de leur communauté ? Au bout de plusieurs mois, ils commençaient à comprendre, mais tous se demandaient, inquiets, s'ils pouvaient permettre à leurs filles de regagner leur pays, sans craindre qu'elles soient excisées, une fois là-bas. Nous leur répondions que quelque chose était en train de changer au pays qui allait dans le même sens... et qu'ils pouvaient en être les précurseurs, ici. Jusqu'au jour où...

A : *(tout à coup)* Attend ! *(un temps, elle prend son souffle)* C'était un cas isolé. Fatou était un cas isolé... Il aurait pu ne pas... faire sombrer la barque.

B : Elle a sombré et nous nous sommes noyées. Nura, moi, les filles, les femmes, les familles entières, tous... et... Nura, ta mère a...

A : *(pressant ce qu'elle va dire)* Non... Elle m'a dit qu'elle...

B : N'a pas pu faire autrement.

A : *(elle baisse la tête, troublée et entame une sorte de litanie incantatoire)* Oh... Maman Nura... Oh Maman qui a coupé, saigné, recousu. Et encore coupé, saigné, recousu...

B : Elle ne t'a rien dit parce qu'elle ne veut pas que tu te décourages. Mais elle veut que tu saches...

(Un temps)

A : Elle m'a envoyée... pour que je mette au monde Awa dans tes bras. Akan nous présentera l'une et l'autre au village et aux sages. Il racontera notre amour... Nous remonterons dans la barque, elle ne sombrera plus. Nura nous attend sur l'autre rive... elle n'est plus seule grâce à... à toi.

B : C'est de toi qu'elle a besoin. Elle a besoin que tu refasses le voyage avec tous ceux qui attendent de traverser le fleuve... Sur l'autre rive des hommes et des femmes t'aideront, je crois... Il y a du travail pour faire assoir dans la barque tout un peuple qui veut changer... et Akan et toi vous avez besoin d'Awa... il faut qu'elle...

A : *(elle pose un doigt sur ses lèvres)* Chut... Je crois que... *(elle touche son ventre)* je crois qu'elle veut bien... Je crois qu'elle a... moins peur ? Je crois...

(Un temps, A caresse son ventre et lui parle dans sa langue, B respire profondément, puis regarde A comme elle ne l'a jamais fait, elle la prend délicatement dans ses bras et la couche sur ses genoux. Les deux femmes chantent un chant ancien et se bercent doucement, jusqu'au noir)

FIN

Bruxelles, 31 juillet 2008 ; Bruxelles, 21 décembre 2008

Remerciements :

Babetida Sadjó, Awa Sene Sarr, Helena ter Ellen, Florence Crick, Catherine Papier, Françoise Deville, Martine Labie, Céline Verbrouck, Vincent De Cat, Pierre-André Itin, Guy Theunissen, Jacques Zenner et tous leurs amis, ...

Sources :

Wikipédia :

Excision ; Mutilations génitales féminines

Gams :

Groupement d'hommes et de femmes africains et européens pour l'Abolition des Mutilations Sexuelles féminines ; Rue de Brialmont 11 1210 Bruxelles, www.gams.be

Unicef :

Childinfo_org Statistics by Area - Female Genital Mutilation-Cutting – Resources fgmc_Coordinated_Strategy_to_Abandon_FGMC__in_One_Generation_fren.pdf fgmc_FrenchFGMCDakar[2] fgmc_INNOCENTIDIGESTfgm_french